

Année 1941

Intro Sons (discours Hitler 1936, Daladier 1939, De Gaulle 1941, Reine d'Angleterre)

Le 3 mars 1941

En ce moment, les soldats allemands font l'exercice dans la cour de l'Ecole supérieure. Réelle discipline. Ils chantent et font le pas de l'oie.

L'autre jour, leur cochon s'était sauvé. Ils lui ont fait la chasse. Ils élèvent des volatiles, et leur coq chante tous les matins.

Mardi 4 mars 1941

Quand je suis assise dans ma salle à manger, et que par la porte grande ouverte mes yeux se posent sur les beaux vieux meubles qui forment mon petit salon, je me demande si je suis plongé dans la réalité.

En ce moment passe sur l'esplanade une compagnie de soldats allemands qui scandent sa marche en chantant : « Haïli, Haïlo ! »

Belfort, le 17 avril 1941

Mesures concernant les Israélites

Le Préfet du département de Belfort communique :

A partir du 20 mai 1941, il sera interdit aux juifs et entreprises juives d'exercer les activités économiques suivantes :

- a) Commerce de gros et de détail*
- b) Restaurants et industrie hôtelière*
- c) Assurance*
- d) Navigation*
- e) Agences de voyages, organisation de voyages*
- f) Guides*
- g) Entreprise de transport de toutes catégories, y compris la location d'automobiles et d'autres véhicules*
- h) Banques et bureaux de change*
- i) Entreprise de prêt sur gage*
- j) Agence de renseignement et d'encaissement*
- k) Entreprise de surveillance*
- l) Exploitations d'appareils automatiques*
- m) Agences de publicité*
- n) Entreprise de transactions sur appartements, terrains et hypothèque*
- o) Agences de placement*
- p) Agences matrimoniales*

Dimanche, le 25 mai

Je pense que l'heure est venue pour nos vieilles familles israélites de se fondre dans la nation afin que nos descendants, mêlés aux autres peuples, n'aient plus à subir les souffrances et les exactions de leurs ancêtres, y comprise notre génération

Pentecôte 1941. Le Mont-Jean

Nos amis Mange nous ont accueillis pour ces deux jours de vacances comme ils l'avaient fait au moment de Pâques. Comme nous sommes bien chez eux. Pourquoi faut-il que ce soit dans des heures si tristes que nous ayons cette faveur ?

Les pommiers font neiger leurs pétales sur le jardin bien ratissé. Le petit sentier conduit à la montagne toute proche qui ferme mon horizon. C'est fête, et le clocher de Giromagny qui s'élanche au dessus des toits rouges de la petite ville sonne à toute volée. Qu'il fait beau ! Je n'ai jamais eu un aussi beau matin de Pentecôte. Je n'en ai jamais eu un aussi triste.

- a) *Agences de publicité*
- b) *Entreprise de transactions sur appartements, terrains et hypothèque*
- c) *Agences de placement*
- d) *Agences matrimoniales*

Sur la demande du Militärbefehlshaber ou des autorités françaises compétentes, les employés juifs congédiés doivent être remplacés par des employés non juifs.

(...)

La présente ordonnance entrera en vigueur dès sa publication

Der Militärbefehlshaber in Frankreich

Discours d'Hitler

Samedi, le 21 juin

Les difficultés de la vie, très chère. Il faut manger, ma retraite ne suffit certainement pas. Les queues. Mauvaise volonté des commerçants. On prend les tickets. Pas de marchandise en échange : savon, chocolat. Il faut des cartes pour tout. Chaque mois, certaines doivent être renouvelées. Silence.

Dimanche 22 juin 1941

J'ai entendu la proclamation d'Hitler à son peuple. C'est ahurissant.

Lundi, le 23 juin 1941

Julien est en train de passer l'examen du baccalauréat. Ce matin, il a quitté la maison calme, bien décidé. Il est rentré à 11h, assez satisfait. Des trois sujets au choix, il a pris celui-ci :

« Expliquez ce vers de Lamartine :

« Un grand peuple sans âme est une vaste foule »

C'est sans doute celui que j'aurais choisi moi aussi. Mais je n'ai jamais eu cette confiance en moi-même qui anime mon fils.

Jeudi 31 juillet

C'était hier la distribution des prix au lycée. Julien en est revenu rayonnant. Il avait obtenu le prix spécial offert par le recteur de l'académie de Besançon au meilleur élève en français. Le Préfet a félicité mon fils.

Y a d'la joie

Lundi 11 août

Ce matin, quand je suis arrivée au marché à huit heures et demie, grand fut mon émoi quand je trouvai tous les stands recouverts de leur bâche. Non seulement, comme depuis plus d'un mois, il ne se trouvait là pas un seul légume, mais non plus pas un seul fruit. J'allais voir boulevard Carnot, et chez l'espagnol, je trouvai des poires, un gros melon et des tomates. J'étais déjà un peu rassuré. Au Monoprix où j'entrai pour donner un coup d'œil, quelle aubaine. On vendait de la raie séchée. J'en emportai un morceau pour trente francs. J'étais déjà presque rassurée. Il y a au moins six mois que nous n'avons pas mangé de poissons. En rentrant à la maison, autre surprise, un beau colis de Charolles avec entre autres choses, des pommes de terre, du riz et des œufs : le pactole !

Mon frère et Blanche ne nous oublient pas

Et, comble de chance, parmi la correspondance reçue ce matin, une carte pour Julien, une bonne carte de M. le recteur de Besançon. Julien lui avait écrit pour le remercier du beau livre reçu.

Cabinet du recteur

Besançon, le 8 août 1941

Mon cher Monsieur

J'ai reçu votre lettre du 31 juillet et j'ai vu avec plaisir que vous êtes sensible à l'offre d'un livre. C'est une grande et belle qualité que d'aimer les livres et les lettres. C'est une bonne qualité que de savoir dire merci. Je suis heureux que mon souvenir d'une dure année ait eu un si beau sort. Il faut maintenant être courageux et apprendre à tenir tête à l'adversité.

J'espère pouvoir vous être utile et vous retrouverai avec sympathie sur les routes de la vie. Mes compliments pour vos succès de cette année que je sais mérités. Dites mes hommages bien sympathiques à Madame votre Mère et croyez à mes sentiments d'avance très amicaux.

René Bertrand

C'était une main tendue dans mon désarroi.

Radio (radio Londres, chansons Pierre Dac, messages codés...)

Le 14 août 1941

Manifestation à Paris. 30000 personnes, dit-on, faubourg St Denis. L'armée d'occupation tire. Des victimes. Nous ne savons rien de précis.

Verordnungsblatt des militärbefehlshaber in Frankreich du 22 août 41 ;

« En vertu des pleins pouvoirs qui m'ont été conférés par le Führer und obersterbefehlshaber des Wehrmacht, j'ordonne ce qui suit :

1.1 Il est interdit aux juifs d'avoir des postes TSF en leur possession.

1.2 Les Juifs ayant des postes récepteurs de TSF en leur possession devront les remettre jusqu'au 1^{er} septembre 1941

2 La présente ordonnance entre en vigueur dès sa publication.

Mes chers amis de Londres, Au près de vous, je retrouvais cet esprit si fin, ce goût, cette possession de la langue française auxquels je suis restée très sensible, vous aviez fait de la radio un merveilleux instrument de correspondance, de culture, d'art, sans compter d'information.

Les nouvelles, je ne les reçois plus que par les journaux, et quels journaux ! Je n'ai plus vos commentaires. Je mendie bien ici ou là quelques renseignements. J'espérais que l'un ou l'autre de mes voisins m'inviterait à venir écouter son poste. Mais personne n'a songé à me faire cette offre. Si j'habitais un quartier pauvre, une maison ouvrière, cette offre m'aurait été faite. **« Radio Paris ment »**

AVIS

Les 6, 10 et 11 septembre, des agressions ont été commises à Paris contre les membres de l'armée allemande. Par mesure de répression contre ces lâches attentats les otages suivants ont été fusillés, conformément à mon ordonnance du 20 août 41 :

- 1 Matheron Lucien René, né le 8/10/1920*
- 2 Joly René louis, né le 12/1/1900*
- 3 Simon Lucien, né le 25/6/1912*
- 4 Gokelaere Albert Valentin, né le 1/4/1915*
- 5 Bonnin André, né le 12/5/1917*
- 6 Ledermann David, né le 1/1/1922*
- 7 Mager-Opal Chil, né le 20/5/1891*
- 8 Bernheim Isidore, né le 1/2/1899*
- 9 Deckermann Henri, né le 12/7/1920*
- 10 Blum Lucien, né le 10/8/1879*

Der Militärbefehlshaber in Frankreich

Gen. Von Stuelpnagel General der Infanterie

Quand ce matin j'ai trouvé cet avis dans le journal, je suis resté littéralement atterrée. Pour la première fois la peur m'étreignait. « Si à Belfort les Allemands prennent des otages, ils viendront chercher Julien. »

Je veux partir en zone libre. Julien n'admet pas mes soucis et ma morosité, il est allé chez son professeur, M. Royer, qui connaît beaucoup d'Allemands. Celui-ci l'a rassuré et lui a déclaré que d'ailleurs il était impossible d'obtenir un laissez-passer pour s'en aller.

Le 9 octobre

Nous avons appris que plus de cent personnalités belfortaines ont été arrêtées et emmenées au Fort-Hatry, dont Madame Rémy, notre voisine, qui est propriétaire d'un beau magasin de modes. Que se passe-t-il ? Serait-ce le commencement de la fin ?

Le 31 décembre

L'année finit. Une bien mauvaise année pour moi. J'aurais aimé entendre les messages de fin d'année à la radio.

Personne n'a eu la gentillesse de m'inviter à venir les écouter.

Je suis allé passer un petit moment chez Mme Marguerite. J'ai raccommodé mes bas de soie. Nous avons mangé des pâtes de fruits en l'honneur de la Saint Sylvestre.

Chanson Fernandel « Les jours sans »

Année 1942

Le 10 janvier

J'ai remis hier à la mairie nos fiches de déclaration individuelle d'Israélite. Julien s'était enfin décidé à remplir la sienne, ce qu'il m'a longtemps refusé. Nous avons de grands froids et j'écris dans le vestibule auprès de la chaudière.

Chanson Fernandel

Le samedi 17

Je suis revenue du marché sans un fruit, sans un légume. Qu'allons-nous devenir ?

Chanson Fernandel

Le 26 janvier

Je reçois aujourd'hui un avis de la banque, m'annonçant qu'un prélèvement de 6353F, soit 50% de ce qui restait à mon compte de dépôt a été envoyé à la Caisse des dépôts et consignations, sans autre explication. Je suppose qu'il s'agit de l'amende de un milliard sur les Juifs. C'est égal, si je n'avais eu aucune somme en dépôt, on ne m'aurait rien pris.

Conclusion !

Une crise d'urticaire a suivi.

Chanson Fernandel

Mercredi le 25 février

Pas de vin, pas d'huile. Je réclame du vin à une épicière, bouchère, marchande de vin. Elle m'en doit vingt litres. Refuse de m'en donner, tire une mandarine de dessous son comptoir. Je lui fais remarquer qu'elles sont introuvables. Elle reconnaît en avoir trois kilogrammes, épluche celle qu'elle tient à la main et la bouffe à mon nez.

C'est un jour sans

Jedi 14 mai

Une amende pour la mansarde allumée ! Rien à faire.

Huitième ordonnance du 29 mai 1942 concernant les mesures contre les Juifs

I-Signe distinctif pour les Juifs

1° Il est interdit aux juifs, dès l'âge de six ans révolus, de paraître en public sans porter l'étoile juive ;

2° L'étoile juive est une étoile à six pointes ayant les dimensions de la paume d'une main et les contours noirs. Elle est en tissu jaune et porte, en caractères noirs, l'inscription « Juif ». Elle devra être portée bien visiblement sur le côté gauche de la poitrine, solidement cousue sur le vêtement

II-Dispositions pénales

Les infractions à la présente ordonnance seront punies d'emprisonnement et d'amende. L'internement dans un camp de juifs, pourra s'ajouter ou être substituées à ces peines. Chaque Juif recevra trois insignes et devra donner en échange un point de sa carte textile.

III-Entrée en vigueur

La présente ordonnance entrera en vigueur le 7 juin 1942

Le Chef supérieur de la Police et des S.S. dépendant du Militärbefehlshaber en France

Dimanche 7 juin 1942

Nous sommes sortis ce matin, Julien et moi, la poitrine ornée de notre insigne. J'ai découpé l'étoile de David à six pointes et je l'ai cousue sur mon smoking de soie noir et sur le gilet d'été de mon fils. J'avais résolu d'aller jusqu'au cimetière en passant par le bois d'Essert. Julien n'était pas trop bien décidé, mais j'ai tenu bon, voulant lui faire faire moi-même cette expérience. En passant devant les casernes, les sentinelles regardaient, un peu ahuries, certains passants souriaient, d'autres baissaient la tête. Sur la place, devant le cimetière, où nous nous sommes reposés un instant, un vieil homme est venu nous saluer.

Mademoiselle Dellières, la directrice des constructions, qui s'en allait à la messe, m'a appelée et a voulu faire la route avec nous jusqu'à la maison, c'était assez crâne de sa part, et au fond démonstratif pour les parents et les élèves du quartier. Julien était un peu rasséréiné. Mais pendant toute cette matinée, je me faisais l'effet de tenir en laisse un jeune poney qu'il fallait absolument mater. A 17 ans, on n'a pas encore la maîtrise de soi-même, on domine difficilement les humiliations.

Pour moi, j'ai si souvent gardé le sourire quand je me sentais cruellement blessée, que cela m'est devenu plus facile de supporter une brimade. J'ai fait le tour de la ville, souriante et digne, aussi naturelle et non recueillie que les jours précédents. Au fond, j'étais fière de marcher à côté de ce grand garçon, au visage régulier, aux cheveux châains, et qui ne présentait aucun caractère particulièrement sémitique.

Lundi 8

A la trésorerie, où je suis allée toucher ma pension, Monsieur B. vient me saluer. Comme il porte la légion d'honneur, je lui dis « Moi aussi, à présent, je suis décorée ».

Mardi 9

Au lycée, ahurissement du proviseur. Les élèves crient : « Prête moi ta veste ». Certains professeurs font mine de ne rien voir. D'autres ont des airs compatissants. L'après-midi, au cours d'allemand, Monsieur Roger est très fâché : « Je suis pourtant antisémite, mais je n'admets pas cette mesure. Si le proviseur était moins morose, je vous enverrais chez lui avec une observation, car vous portez un insigne, contrairement à la circulaire de Monsieur le recteur. »

L'abbé Pourchet, aumônier du lycée, s'est avancé : « Bloch, permettez moi de vous exprimer toute ma sympathie ».

Lorsque je circule en ville, je reçois beaucoup de saluts de gens que je ne connais pas.

Le 21 juin

Toujours rien pour le passage en zone libre. Je commence à désespérer

Musique Fuite

Samedi, le 8 août 1942

Il y a aujourd'hui quatre semaines que j'ai quitté mon appartement et Belfort, fuyant une menace imprécise. J'ai tiré la porte, sans regret, sur un passé confortable, m'en allant anxieuse vers l'inconnu.

Bagnères de Bigorre, Hôtel Victoria, 20 juillet 42

Pauvre chère amie ! Il n'est pas de mots pour vous dire ce que j'éprouve en imaginant ce que vous endurez !

Madeleine

Julien était auprès de moi. Julien et moi ne faisons qu'un. Julien dirigeait notre fuite. Julien n'est plus auprès de moi ! Je suis arrivée seule à Charolles le soir du 14 juillet.

Le 23 juillet 1942

Madame

Je suis navré d'apprendre l'épilogue de votre voyage, mais néanmoins je veux croire que votre fils, qui a du s'égarer dans la forêt, arrivera à vous rejoindre

Meyer

J'avais retrouvé Charles et Blanche à Poligny où ils m'avaient cueillie, fatiguée, blessée, mortellement peinée. La veille au soir, à peine le poteau de démarcation dépassé, Julien, pris de je ne sais quelle folie, s'était élancé vers la route, quittant le sentier indiqué par le passeur qui nous avait abandonné trop tôt.

Valempoulières, le 26 juillet 1942

Bien chère Madame,

Si toutefois ce cher enfant n'était pas encore parmi vous. Vous pouvez être assurée que ma fille et ma petite fille, comme moi, partageons votre grand chagrin.

J'avais tenté un instant de suivre mon fils, me ravisant bien vite et le rappelant, lui faisant part du danger menaçant des patrouilles.

En vain, la forêt s'était refermée derrière lui. J'errai longtemps sous bois, me dirigeant vers le coucher du soleil, attristée, me répétant « il m'a abandonnée ». J'espérais le trouver à l'orée du bois quand enfin j'atteignis la barrière française. Pas de Julien. Je fus recueillie dans une ferme par Madame Bailly qui me permit de me laver les plaies de mes jambes, de partager son tardif souper, potage et œufs, et qui me prépara un lit. Je dormis d'un sommeil de plomb jusqu'au lendemain matin et je m'en fus au poste, voir s'il y avait trace de passage de mon fils. Aucune indication. « Il a du être pris par une patrouille allemande » me dit un jeune chasseur, qui me montrant la route me demanda d'indiquer l'endroit où Julien m'avait quitté. C'était juste en face de la barrière allemande, à Pont d'Héry. Mon opinion était faite.

Ma petite-fille est à la permanence de la Croix-Rouge à Dole, et si toutefois vous n'aviez pas votre cher enfant et qu'il ait été pris du côté de Pont d'Héry, de ce côté ils sont tous conduits à Dole. Donc ma petite-fille, en ayant l'adresse de votre fils, pourrait savoir s'il est là.

E. Bailly

Il me fallait vivre à présent dans un pareil cauchemar : Julien disparu !

Jeudi, le 13 août 42

Les jours passent ! Il y a un mois aujourd'hui que Julien a été emmené à Champagnole. Il devrait être parmi nous, puisqu'il a été puni, paraît-il, d'un mois de prison. Le mois est écoulé. Qu'est devenu mon fils ? Qu'a-t-on fait de lui ? A-t-il été renvoyé en zone occupée ? Dans un camp de Juifs ? L'expédiera-t-on en Allemagne ? Je tremble chaque jour à l'arrivée du facteur.

Lundi, le 17 août

Voici qu'après le dîner, le docteur Lévy vient annoncer que Charles a téléphoné depuis Mouchard. Julien n'est plus à Champagnole, mais à Pithiviers, dans le Loiret. Je n'ai pu dormir de la nuit. Les résultats d'une désobéissance double et d'une étourderie sont bien durs. Au lieu de passer son baccalauréat de maths, d'entrer à l'institut électrothermique, Julien va sans doute arracher les betteraves sucrières et les pommes de terre, ce qui ne lui fera pas de mal, sans doute, mais qui n'aura aucun rapport avec le travail qu'il s'était choisi.

Harmonica

Le 31 août 42,
Une lettre de Julien

31 août 1942

Ma chère mère, mes biens chers,

Depuis mon arrestation, je suis sans nouvelles de vous et suis fort inquiet, surtout en ce qui concerne ma mère qui, j'espère, ne s'en fait pas trop pour moi. Pour que je sois immédiatement libéré, il suffirait que le commandant du camp de Pithiviers, où je retourne, reçoive un certificat d'emploi à l'Alsthom, usine travaillant pour les autorités d'occupation. Je manque de vêtements, de linge de dessous, rasoir, savon, sac de couchage à envoyer dans une valise fermant à clef (voir adresse plus bas)

De même, envoyez moi un colis de nourriture (pain, gâteaux, cake, pain d'épice, pot de beurre, pot de confiture, fromage, saucisse, sel...) Si cela vous est possible, envoyez moi le colis de nourriture tous les huit jours ; dans le suivant, mettez des nouilles, farine, des pommes. Merci, et ne vous privez pas trop pour moi. J'oubliais une gamelle de soldat et un morceau de savon à laver. Bon courage, ne vous en faites pas pour moi. Je suis en bonne compagnie. J'ai retrouvé la cousine Lucienne Netter et le notaire Bloch de Montbéliard. Je ne m'ennuie pas. Je travaille un peu en plus des convois : au mois d'octobre, si je suis encore là, je commencerai Maths Spécial avec un prof de Lakanal.. Je vous embrasse tous affectueusement, spécialement ma mère.

Julien

Adresse : Julien Bloch, camp d'internement de Pithiviers (Loiret)

Horloge

Samedi, le 26 septembre

Une carte de Jeanne Leduc avec une copie d'une lettre de Julien. Le garçon paraît souffrir de la faim et du froid. Je n'ai pas encore pu lui faire parvenir ni lainage, ni couverture.

Dimanche le 27

- Erreur d'étiquettes.

Une kermesse à Charolles.

- Quel ennui !

Quand j'arrive, il y a encore peu de monde à la fête, aussi je peux facilement m'approvisionner d'excellents gâteaux secs, faits de blanche farine, et bien sucrés, m'assure la vendeuse. Mon filet se remplit de pommes et de poires de belles tailles, je suis si chargée que je dois retourner à la maison déposer mes provisions. Je suis émue aussi, de me trouver sur le parc jouer des fêtes, quelques larmes glissent de mes yeux : pourquoi Julien n'est-il pas auprès de moi ?

- **Mercredi le 28 octobre** : Une pluie diluvienne.

Allons, du courage.

Comme je suis loin de Belfort. Ce n'est pas la guerre ici.

- Une autre lettre de M. Louis Marin, (député de Nancy)

Toute cette jeunesse qui s'égaie, et ces gens d'âge mûr, se font-ils une idée du joug qui pèse là-bas ?

- Il veut soutenir mon courage.

Je quitte cette fête donnée en l'honneur des prisonniers du canton. Moi aussi, maintenant, j'ai un prisonnier, un prisonnier de 17 ans !

- Mais il me parle de prisonniers, et moi je parle d'esclaves !

Mercredi 11 novembre

Quel anniversaire ! Cette nuit les troupes allemandes ont passé la ligne de démarcation. Armistice rompu. Les jeunes gens de Charolles, en grand nombre et malgré toutes les défenses, se sont rendus en cortège au monument aux morts et ont déposé une gerbe et une croix de Lorraine.

Année 1943

- Que va-t-il nous arriver ?

Le 12 janvier 1943

- Je suis particulièrement en danger.

Il y a exactement six mois aujourd'hui que j'ai passé la ligne de démarcation pour venir en zone libre.

- Pourtant en moi, ni joie ni effroi.

La zone n'est plus libre depuis le 11 novembre dernier.

- Je pense sans cesse à mon pauvre enfant, car il fait très froid.

Les Allemands sont venus l'occuper aussitôt que les troupes anglo-américaines ont pénétré en Afrique du nord.

- Les larmes inondent mon visage.

Je n'aurais pas cru, il y a six mois, que je serais réduite à faire timbrer aujourd'hui ma carte d'alimentation et ma carte d'identité de ce cachet « juif » déjà apposé sur ma carte de Belfort il y a deux ans. C'est le seul changement survenu dans ma propre existence depuis six mois.

Le 15 janvier 1943

Le dix-huitième anniversaire de mon fils.

Jeudi, le 4 mars 1943

J'ai reçu une carte me donnant des nouvelles de Julien. Chère carte, si affectueuse, d'un ami de mon fils, d'un inconnu, un certain Louis. Il me dit que Julien est en bonne santé, ce que je voudrais croire. Le message indique qu'il fait très froid, qu'ils ont eu beaucoup de neige. Sur la carte, Cosel, en Haute-Silésie, adresse indiquée. Le garçon travaille sans doute au fameux autostrade près de Cracovie. Je sais que mon enfant est en vie, ma joie n'est pas exubérante. Néanmoins, il me semble que je respire plus facilement. Dès lors que Julien a pu passer l'hiver jusqu'au quinze février, il aura le courage de supporter encore les quelques mauvaises semaines à venir. Je n'ai pas pu lui envoyer de Charolles le colis de vêtements demandé. Ni les chemins de fer, ni la Poste, en zone dite libre, n'acceptent d'envois pour les ouvriers en Allemagne.

Le 6 mars

Une autre lettre de Julien

Blechhammer, 15/2/1943

Mes chers amis,

Voici plus de huit mois que je ne vous ai vu.

Depuis que je suis en Allemagne, je travaille dans une usine et je me porte très bien, quoique ayant un peu maigri.

N'ayant pu emporter beaucoup de vêtements, ceux que je portais à mon départ sont complètement usagés.

Je vous serais reconnaissant de bien vouloir vous charger de l'envoi d'un colis en y ajoutant quelques denrées alimentaires en conserves qui à mon âge me sont nécessaires.

Je vous demande de faire diligence car le colis mettra environ de 30-40 jours pour me parvenir.

Donnez de mes nouvelles à ma mère qui, j'en suis sûr, sera très heureuse de me savoir en bonne santé.

Je vous remercie à l'avance en m'excusant du dérangement que je vous cause, mais je sais que je puis compter sur votre amitié ; et en attendant la joie de vous revoir, je compte vous lire par retour du courrier par « lettre-express ».

*Je vous embrasse de bon cœur en souhaitant de pouvoir le faire effectivement très bientôt.
Votre ami,*

B. Julien

P.S. : Voici, ci-dessous, la liste des objets qui me sont indispensables.

Si vous ne les trouvez pas à l'état neuf, vous pouvez me les procurer même d'occasion.

Répondez-moi vite.

Julien

<i>1 gabardine</i>	<i>2 pyjamas</i>	<i>Du savon</i>
<i>1 costume</i>	<i>1 pantalon sport</i>	<i>1 ceinture</i>
<i>1 bleu de travail</i>	<i>3 paires chaussettes</i>	<i>Serviettes toilettes</i>
<i>2 paires de chaussures</i>	<i>6 mouchoirs</i>	<i>1 brosse et dentifrice</i>
<i>p.42</i>		
<i>1 pull over</i>	<i>1 stylo</i>	<i>1 peigne</i>
<i>1 montre</i>	<i>1 paire gants</i>	<i>3 tricots corps</i>
<i>3 chemises</i>	<i>1 portefeuille</i>	<i>Savon à barbe</i>
<i>3 caleçons</i>	<i>1 canif</i>	<i>1 petite valise</i>

Le 16 mars 43

Des avions passent très bas. On parle d'un mouvement de libération en Haute-Savoie, dans l'Isère. Les jeunes gens disparaissent.

Samedi, le 29 mai

Je ne sais plus quoi penser. J'ai reçu, au début de cette semaine une lettre de Louis datée du 13 mai, où il me dit que Julien va beaucoup mieux.

Et ce matin m'est arrivée une lettre d'un certain Raymond qui m'apprend que Julien est entré à l'infirmerie

Qui croire ? Louis ? Raymond. Ma tête se perd, et je ne puis savoir au juste ce qui se passe, dans ce camp, à 3500 kilomètres de Charolles.

5 juin 43 :

Hier, une lettre de Raymond, arrivé chez lui en permission :

Troyes, le 31 mai 1943

Chère Madame,

Je viens d'arriver à Troyes en permission, et je m'empresse de vous écrire afin de vous donner des nouvelles. Je vous parle tout de suite de Julien.

Depuis que ces pauvres gens ont été arrêtés, les collaborateurs les ont aussitôt dirigés en Allemagne, dans la Haute-Silésie où naturellement les plus gros travaux leur sont confiés. Ils travaillent dix heures par jour dans des conditions déplorables, les vêtements en lambeaux et chaussés pour la plupart de chaussures à semelle de bois qui leur mettent les pieds en sang.

Ils n'ont aucun droit. Heureusement que grâce à quelques sentinelles allemandes moins mauvaises que les autres, nous réussissons tout de même à les approcher et les aider.

La seule chose que je sais à son sujet est qu'il doit se trouver en ce moment dans un hôpital à Saint-Hanabert, environ à trente kilomètres de notre chantier. Le travail de Julien et de l'équipe à laquelle il appartenait consistait à transporter d'énormes tubes d'acier pour la construction de l'usine qui s'étend sur un espace formidable. Le travail était très dur pour eux, ayant insuffisamment de nourriture, seuls peuvent résister les hommes très forts physiquement et surtout moralement. Pour son malheur, Julien avait un très mauvais moral. Ayant beaucoup maigri, faible comme un enfant et n'ayant pas la force de volonté nécessaire pour réagir, Julien entra à l'infirmerie peu de temps après notre rencontre.

Chère Madame, je sais que ma lettre vous fera beaucoup de peine, mais puis-je vous leurrer, je ne le pense pas, d'autant qu'en ce moment, Julien échappe aux mauvais traitements ; dites vous donc que sa misère est pour le moment effacée et qu'à son retour sur le chantier il retrouvera un camarade qui fera tout son possible pour lui venir en aide

Je vous quitte, Chère Madame et vous prie de voir en moi le meilleur ami de votre fils, permettez moi de vous embrasser pour lui qui serais si heureux de pouvoir le faire lui-même.

Raymond

Chanson yiddish « du du »

Mercredi, le 9 juin 1943

Le peu de repos qui restait en mon cœur m'a quitté. Ma vie n'est plus que tourment, parce qu'à présent, je réalise.

Samedi, le 11 septembre

Ce matin, quand je suis arrivée dans la cuisine, rue Gambetta, j'ai bien senti qu'il y avait quelque chose de mauvais pour moi. En effet, une carte de Louis m'annonçait que Julien changeait d'hôpital et s'en allait vers la Pologne. Que croire ? J'ai tant souffert que je ne puis, me semble-t-il, souffrir davantage. Et pourtant, je veux conserver l'espoir que mon enfant est vivant, que je le reverrai bientôt.

Mon cher Louis,

Nous allons maintenant parler simplement et franchement en vrais amis.

A la date du 1^{er} mars, j'ai reçu votre carte du 16 février. Il y avait exactement cinq mois que j'étais sans nouvelles de mon fils. C'est vous dire quel bonheur vous m'apportiez. Vous m'appreniez que Julien était encore en vie, qu'il était en bonne santé.

Mais bientôt vous m'avez fait savoir que Julien était fatigué, et dans une carte du 15 avril vous me disiez qu'il entraît à l'hôpital.

D'après votre avant dernière lettre datée du 17 août, vous m'appreniez qu'il n'était pas encore sorti après quatre mois de séjour. Voici maintenant que vous me faites connaître que le garçon quitte l'hôpital pour s'en aller plus loin encore.

1^{er} Pouvez-vous me dire comment, et par qui, vous avez pu avoir ces renseignements ?

2 Etes-vous certain qu'ils soient exacts ?

3 Etes-vous certain qu'à la date du 15 avril Julien a bien été hospitalisé ? Par qui et comment l'avez-vous appris ?

4 Etes-vous certain qu'il a été bien soigné ? Et qu'il allait mieux ? Savez-vous de quelle maladie il a été atteint ?

5 Avez-vous été assuré qu'il pouvait marcher, se promener ?

Excusez toutes ces questions, mon cher Louis. Vous comprendrez quelle est ma douleur.

Je m'imagine quelle était la maigreur et la faiblesse de Julien, et les pensées les plus affreuses traversent parfois mon esprit.

Je veux cependant croire que vous avez toujours été bien renseigné, que Julien est vivant, qu'il retrouvera la santé, et que bientôt nous pourrons faire votre connaissance, dans un pays qui aura retrouvé la paix.

Croyez en votre dévouée...

Samedi, le 25 décembre

Noël. Une belle journée lumineuse, un froid vif, sans gelée. J'ai déjeuné rue Gambetta. Excellent repas. Nous avons écouté les différents messages. Celui de M. Roosevelt annonce une prochaine offensive. Celui du Maréchal se plaint de la désobéissance des français, de leur manque d'union, des sabotages. M. René Payot de la Croix de Genève, assure la fin prochaine de la guerre. Je voudrais recevoir un mot de mon fils. Le revoir !

Le chant des partisans

Année 1944

Samedi 15 janvier

C'est aujourd'hui l'anniversaire de Julien ! Le dix-neuvième anniversaire de mon enfant. Je ne sais rien de son existence.

Vendredi 4 mai

Une belle journée, claire, tiède, odorante. Journée de chômage officielle. Bien des polémiques à la radio. M. Philippe Henriot, le ministre de l'information, tient toujours le vedette. Pierre Dac lui répond.

Radio : réponse de Pierre Dac sur Radio Londres

Dimanche, le 6 mai 1944

Vers vingt heures, Edgar est venu me dire qu'il y avait danger. Alors, j'ai fait mon baluchon et je suis allée vers le Pougé, vers la ferme qui me ravitaille habituellement. Le fermier et la fermière achevaient paisiblement leur repas du soir. Celle-ci m'aurait accueillie pour une nuit, mais son mari prétendit que cela pourrait leur apporter des ennuis, alors je remontai le chemin creux vers la première croix de Courcelles, mes deux paniers aux bras contenant mon nécessaire de toilette, quelques aliments et mon linge de nuit, et je me dirigeai vers la ferme abandonnée où s'abritent depuis quelques temps mes amis C. La soirée était exquise de fraîcheur et de parfum, avec tous les arbres fruitiers et les lilas en fleurs, et très tranquillement, dans l'air du soir, je poursuivais ma route.

Mes camarades m'ont fort bien reçue, mais j'ai apporté chez eux l'appréhension d'être pris. Ils ont mal dormi, croyant à chaque avion qui troublait le silence nocturne, entendre le vrombissement d'une auto sur cette route écartée. Je me suis éveillée au son du plus merveilleux concert d'oiseaux que j'aie jamais entendu. Et à 11 heures, le signal convenu en cas de danger ne m'ayant pas été donné, j'ai quitté mes généreux amis et je suis revenu chez moi.

J'étais heureuse de retrouver ce logis bien rangé et où je suis tout de même vraiment chez moi.

Une lettre de Belfort.

Belfort, le 18 mai 1944

Chère amie,

Nous avons bien reçu votre bonne lettre, nous vous remercions de penser à nous. Nous venons de subir un bombardement terrible, de ruines, de deuils, de malheurs en si peu de temps.

Sur la gare, plus de 200 bombes ont été lancées, le dépôt des machines et le quartier de la pépinière ont été ravagés complètement, une cinquantaine de maisons rasées, 150 autres inhabitables, plus de toiture, plus de plancher, l'intérieur réduit en poussière. On compte une trentaine de morts et nous nous demandons si l'on nous dit bien la vérité.

Que la ville est triste ! Il y a eu un grand service présidé par Monseigneur l'archevêque de Besançon pour les morts, la messe dite en plein air devant la préfecture, où les cercueils étaient rangés sur des camions. Tout Belfort y assistait.

La vie ici est bien triste et le ravitaillement difficile. Chacun se demande ce que sera le lendemain, pourtant on espère en voir la fin bientôt.

Etes vous au moins en bonne santé avec tous ces évènements actuels. Vous êtes donc toujours sans nouvelle de votre enfant. Ma chère amie, comme nous prenons part à votre grand chagrin.

Je vous embrasse ma chère amie.

Blanche

Musique Débarquement

Le mardi 6 juin

Le débarquement ! Les armées de la libération sont victorieuses. Le général De Gaulle a passé les consignes. Quelle émotion !

Jeudi 29 juin

Editorial de Jean-Jacques Mayoux sur la BBC après l'assassinat de Henriot, Ministre de l'Information.

« Philippe Henriot est mort. D'un bout à l'autre de la France aujourd'hui et d'un bout à l'autre du monde libre, partout où il y a des Français, cette nouvelle a causé une allégresse étrange. Qui d'entre nous avant cette guerre avait jamais souhaité la mort de personne ? Qui d'entre nous avant cette grande trahison avait souhaité la mort d'un Français ? Comme nous avons changé, comme nous nous sommes durcis. Et qu'il serait facile de regretter notre douceur ancienne.

Lundi 3 juillet

Cet assassinat se paye cher. 10 victimes à Mâcon. On dit 100 à Lyon et 5000 pour toute la France.

Dimanche, le 23 juillet 1944

C'était à la boulangerie. Je faisais la queue pour le pain. Il y avait déjà un long moment que j'étais là lorsque la serveuse me dit : « C'est votre tour ? » « Je crois que oui, répondis-je » A ce moment, un vieux bonhomme, assez grand, remarquable parce qu'il porte un canotier de paille, s'écria :

- « Ce n'est pas votre tour, j'étais là avant vous !
- C'est possible, que m'importe d'attendre encore un peu
- Vous en avez de l'audace. D'ailleurs, on sait qui vous êtes !
- Que voulez-vous entendre par là ? Que je suis juive ?

Alors je me tournai vers les nombreux clients qui emplissaient la boutique et déclarait :

- C'est vrai, je suis juive, je n'en ai aucune honte. Je suis aussi veuve et sœur d'anciens combattants, fille et petite-fille de soldats français, et mon fils est depuis deux ans

esclave en Allemagne. En tous les cas, c'est la première fois depuis que je suis à Charolles, que je m'entends faire pareille réflexion...

- A Charolles ! Vous en avez assez abusé
- Je n'admets pas ceci Monsieur, je ne dois rien à Charolles, je ne suis pas allocataire, je n'ai aucune dette et je pourrai prouver que ce n'est pas moi qui ai jamais abusé des Charollais !
- Vous, vous n'avez peur de rien !
- Ceci est juste, Monsieur, quand on est passé par où je suis passé, on n'a peur de rien. Je n'ai même pas peur du poteau d'exécution »

Chanson « Comme tout l'monde » de Ray Ventura

Lundi le 28 août

Ce soir, pour la première fois, j'ai entendu à la radio le nom de Blechhammer. L'usine de pétrole synthétique a été bombardée par l'aviation anglo-américaine. Julien est-il encore à Blechhammer ?

Mardi le 5

Hier, grande liesse. L'armée française à Charolles ! Toute la ville était dans la rue !

Lundi 11 septembre 1944

Ecrire quoi ? Que je suis malheureuse, que tout espoir m'abandonne, que ma vie me paraît accablante, que j'aimerais m'endormir, ne plus me réveiller ? Par moments, j'ai honte de ce raisonnement puisque je ne sais rien, rien de mon fils, ni en bien, ni en mal.

Vendredi 29 décembre 1944

Près de mon feu qui pétille, je pense sans cesse à Suzanne.

Peut-être est-elle restée avec Alice, a-t-elle retrouvé Berthe à Drancy. Elle a dû faire partie du même convoi que Marcelle, Flore et tant d'autres. Misérable troupeau. J'étais la plus traquée de toutes et jusqu'à présent j'ai défié le destin.

Année 1945

Lundi, le 1^{er} janvier 1945

Bilan de fin d'année :

Les Allemands ont débarrassé la région et la France presque en totalité.

Mais Je ne sais rien de Julien .

Vendredi 19 janvier 1945

j'ai pensé à la joie que j'aurais eue à servir cette année le gâteau avec vingt bougies.

Vendredi, le 2 février

La Haute-Silésie en partie libérée. On annonce la libération de certains camps. Mon fils est-il des leurs ?

Mardi 1^{er} mai

Sous la neige. On annonce la mort d'Hitler, la prise de Berlin.

Vendredi 4 mai

Entendu hier soir, depuis ma fenêtre, à la radio suisse : « Le Vatican, devant l'annonce imprécise de la mort d'Hitler, se demande s'il doit adresser ses condoléances à l'Allemagne ».

Sous Les cloches**Mardi 8 mai**

La Victoire ! La T.S.F. nous l'a annoncée, puis les cloches grêles de la petite église. Un discours du général de Gaulle.

Dimanche 27 mai 1945

Hier, quand Gaby est venu m'ouvrir la porte, j'ai cru voir arriver Julien, un Julien aussi fin et élégant que l'autre, mais avec des yeux noirs et beaucoup moins bavard.

Lundi 11 juin

Les Charollais se font justice eux-mêmes : trois balles de révolver mettent fin à la vie d'un jeune homme à sa sortie du cinéma. C'était un agent boche, paraît-il. Des déportés l'auraient descendu. On vit en pleine terreur.

Lundi le 30 juillet

Je reçois ce jour une lettre du Ministre des prisonniers et des déportés. Elle ne m'apprend pas grand-chose sur Julien, sinon qu'il est parti directement pour Auschwitz de Pithiviers. A la réception de semblable missive, bien que je doive être très endurcie, mon cœur se met à battre, mes mains à trembler, et je suis des heures avant de reprendre mon équilibre.

Le 16 septembre 1945

Yom Kippour à Strasbourg. La synagogue ayant été entièrement anéantie, les offices ont lieu au palais des fêtes. En ce soir de la veille de Kippour, j'accompagne Charles et Blanche. (...) Que de monde, beaucoup de civils, mais aussi des militaires en tenue, gradés et des soldats Rhin et Danube, Français juifs de métropole et de l'Afrique du Nord.

Anéantir les juifs avait dit Hitler. Les partisans de sa doctrine, il en est sans doute encore quelques-uns dans la ville, seraient surpris s'ils pénétraient à présent dans cette salle où la cérémonie religieuse la plus importante de l'année se déroule dans le recueillement. Après les prières, les chants rituels, le grand rabbin s'avance et commence son sermon. Chacun

l'attend avec curiosité, ce premier sermon de Kippour dans Strasbourg libéré. Et voici que l'orateur se met à parler de la fraternisation autorisée avec les pires ennemis du peuple juif. Il rappelle les souffrances, s'indigne de nos martyrs.

Chanson Die Moorsoldaten (le chant des marais)

C'est une vision d'Auschwitz, de Belsen, de Birkenau, de Maïdaneck, des chantiers de travail, des chambres à gaz, des fours crématoires qui se présente à présent à toutes les imaginations. Quel conseil va-t-il nous donner ? Conclut-il par un pacte de haine et de vengeance ? Non pas. Il pense à ce qui est le fond de la morale juive. Tout à coup, il tourne court. Sa voix s'adoucit tout en restant grave. Il s'excuse même de nous rappeler la parole de Moïse, la loi première qui promulgue : « Aime ton prochain comme toi-même ! »

La leçon des morts ? Le rabbin n'a pas voulu. Et que peut conclure Henriette ? Haine ? Vengeance ? Cela lui rendra-t-il Julien ?

Marcelle, Flore, Suzanne, l'oncle Octave, cousin Jules, cela vous fera-t-il renaître ? Mort pour la France ? Comment cela ?

Julien n'est pas mort pour le judaïsme, il n'a pas sacrifié sa vie pour sauver l'idéal religieux qui fut celui de ses ancêtres, ni pour sauver ses frères juifs.

Mort pour la France, Comment cela ? Il n'a pas fait le sacrifice de sa vie sur un champ de bataille pour sauver sa patrie. Ce sont des gendarmes français qui l'ont conduit à Pithiviers et les tortionnaires boches ont fait le reste.

En cette belle soirée de Kippour, en cette fin de jour de septembre dorée par le soleil couchant, appuyée au balcon de sa maison familiale sur le boulevard où se pressent les autos, camions, tanks de toutes les armées alliées dans la paix revenue, Henriette essaye de conclure :

Juive ? Française ?

Henriette Bloch a continué à tenir son journal.

Elle n'a jamais revu son fils.

Elle n'a jamais rien appris sur son sort.

Chanson « The Partisan » Leonard Cohen